

# Il n'y a pas de faux métier Si Godin n'existait pas, il faudrait l'inventer!

Jérôme Michaud

Numéro 325, janvier 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95640ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Michaud, J. (2021). Il n'y a pas de faux métier : si Godin n'existait pas, il faudrait l'inventer! *Séquences : la revue de cinéma*, (325), 29–29.



# IL N'Y A PAS DE FAUX MÉTIER

SI GODIN N'EXISTAIT PAS,  
IL FAUDRAIT L'INVENTER !

JÉRÔME MICHAUD

**Le cinéma**, toujours de l'art... vraiment? Si on hésite légitimement à considérer toute création comme de l'art, que doit-on dire des films qui ressemblent à des produits prémâchés, jusqu'au point de ne plus avoir aucune substance, conduisant souvent le spectateur à y chercher en vain une dose de rafraîchissement ou de nouveauté?

À défaut de statuer, on préférera simplement regarder de l'autre côté du spectre, se réjouir d'y trouver des œuvres aussi vivifiantes et bouillonnantes de créativité que celles d'Olivier Godin. Désopilant et sagace, son cinéma a quelque chose de frondeur. Il est à la fois DIY (*do it yourself*) et baroque: les idées, bricolées avec peu de moyens, y fusent de toutes parts. Regarder un film de Godin, c'est un peu comme voir pour la première fois débarquer la folle parade aux mille et un personnages colorés de *Paprika* (2006): ça surprend et ça fait du bien!

*Il n'y a pas de faux métier* ne fait pas exception, bien au contraire. Le dernier opus du cinéaste poursuit et peaufine sa démarche bien singulière au point qu'il livre ici son œuvre la plus aboutie. On y retrouve à nouveau une pléthore de personnages hétéroclites et insolites, tout aussi revigorants qu'à l'habitude, mais leur destin apparaît cette fois encore mieux lié, la trame du récit étant tissée plus serrée. En son centre, il y a Mélusine qui sert de pont entre son amie Marie-Cobra et l'ex-copain de cette dernière, un surprenant prêtre prénommé Rosaire. Tous les trois

sont en processus de création dont le contenu est parfois franchement hilarant: Mélusine écrit une pièce de théâtre sur l'histoire de vampires qui volent des banques, le protagoniste étant un professeur d'éducation physique souffrant d'un cancer de l'anus; Marie-Cobra rédige un scénario sur un poète qui, grâce à l'aide d'un policier grand consommateur de céleris, désamorçe des bombes; enfin, Rosaire prépare quant à lui une conférence qui porte sur les amours impossibles.

Dans un univers où les personnages racontent sans cesse des histoires, les textes en cours de composition servent de motifs récurrents et procurent une fondation solide à l'histoire. En filigrane, Godin trace du même coup un discours sur l'acte de création et en montre le processus, parsemé de rencontres et d'échanges. *Il n'y a pas de faux métier* culmine d'ailleurs lors d'une lecture du scénario de Marie-Cobra, scène qui réunit et fait échanger de façon opportune les multiples personnages vus au fil du film.

Comme il sait merveilleusement le faire, Godin priorise à nouveau la parole et cadre presque toujours individuellement ses personnages sur des fonds relativement simples, parfois uniformes jusqu'à ressembler à des aplats. L'utilisation de lumières colorées dans les intérieurs donne des tonalités émotives fort à propos tout en participant à créer une ambiance dramaturgique également présente du point de vue langagier. La parole est en effet délibérément prononcée sur un ton théâtral, souvent

exagéré, parfois plus plat. Il y a une disparité dans les interprétations qui donne une belle couleur à chacun des personnages, mais qui fonctionne tout de même plus difficilement dans sa globalité. Cela dit, la théâtralité de la parole crée une distanciation efficace et marquée qui brise toute possibilité d'appréhender l'œuvre sous un angle platement réaliste. La parole est propulsée de façon fébrile d'un personnage à l'autre, truffée de jeux de langage et d'idées loufoques qui désarçonnent et élèvent à la fois. Elle ne cesse de stimuler l'imaginaire et, avant tout, de raconter, ouvrant du même coup de nombreux récits qui finissent en fin de compte par se répondre en écho.

*Il n'y a pas de faux métier* ramène à sa manière quelque chose de carnavalesque dans le paysage du cinéma québécois. Chez Godin, il n'y a pas de hiérarchisation des valeurs, tout est traité sur un pied d'égalité. Les personnages font référence à Dostoïevski, Pasolini et Shakespeare, mais on y parle aussi de Buffy, Denzel Washington et Hakeem Olajuwon. La culture populaire est présentée comme étant tout aussi valide que celle dite élitiste, sans oublier que les flatulences sont joyeusement admises, et ce, dès l'ouverture du film! Cette touche rabelaisienne, très sentie également dans le langage coloré des personnages, n'est qu'une infime parcelle des multiples influences littéraires et musicales qui habitent un cinéaste doté d'un pouvoir d'invention hors norme. ▲